

Hardiesse, assurance, tranquillité, ...
Admiration des manœuvres d'un vaisseau anglais arrivant de Calcutta.
Desroches au ministre, le 13 mars 1772

Un document du Service Historique de la Défense, département Marine à Brest. Ms.94, n°11

Senau anglais

N°24.

Au Port-Louis Isle de France le 13 mars 1772

Monseigneur,

Le 29 février, veille du coup de vent, on découvrit à 3 ou 4 lieues dans le nord-ouest du Port-Louis, et on reconnut pour anglais, un senau qui manœuvrait pour entrer ici.

Le coup de vent survint, et tout le monde pensa qu'il serait si éloigné de la côte, et peut-être si chargé du mauvais temps, qu'il serait obligé de renoncer au projet de nous faire une visite.

Le 2 de ce mois, lendemain de l'ouragan, les vents étant du large et la mer brisant horriblement à la côte, on fut fort étonné de voir ce senau faisant vent arrière pour entrer ici. J'avoue que j'en fus très surpris moi-même, et je ne pus m'empêcher dès ce moment d'admirer sa combinaison et la hardiesse de sa manœuvre, en même temps que j'enrageais de bon cœur de la nécessité où je me voyais de recevoir un pareil hôte, car il est vrai que je n'aime point à exciter la pitié de ces messieurs, et certainement le spectacle de la rade était le plus pitoyable que l'on puisse imaginer.

Il confirma mon estime et mon dépit, lorsque je le vis naviguer dans nos passes et au milieu des brisants avec une assurance et une tranquillité que n'auraient peut-être pas nos meilleurs pilotes. Il mouilla de même dans la meilleure place du port.

Il m'écrivit une lettre fort honnête, en m'annonçant que M. Cartier, gouverneur de Calicuta [Calcutta], l'envoyait pour me remercier des égards que j'avais eus l'année dernière pour les échappés du naufrage du vaisseau anglais le *Verels*. Il m'annonçait en même temps une lettre de ce gouverneur qu'il voulait, disait-il, me remettre en main.

Il était nuit lorsque je lui répondis, et je l'invitai en même temps à venir dîner chez moi le lendemain.

J'avais sur le champ, Monseigneur, pris mon parti, il était dans le fond du port, au milieu de la ville et de nos vaisseaux. Il n'y avait rien à lui dissimuler, je fis contre fortune bon cœur, et je me déterminai à lui faire l'accueil le plus franc et le plus ouvert.

Il descendit le lendemain à terre, je le logeai et je l'ai gardé au gouvernement jusques aujourd'hui qu'il part pour retourner dans le Bengale.

Je n'ai été embarrassé que de quelques présents que M. Cartier m'a envoyés ; mais ils sont si réservés, si médiocres pour la valeur, et si recherchés pour le choix, que j'ai cru ne pouvoir me dispenser de les recevoir. D'ailleurs tout pauvre que je suis, soyez assuré que je n'ai jamais demeuré en reste, surtout vis-à-vis d'un étranger, dans la place que j'ai l'honneur d'occuper.

Ce senau a beaucoup souffert du mauvais temps. Je lui ai fait donner tous les secours dont il avait besoin, et je crois qu'en cela il ne s'est point aperçu de notre désastre. Dès le premier moment j'observai à M. Poivre que nous ne devons laisser voir à cet Anglais ni rareté, ni cherté, ni besoins, ni embarras.

Sans me dissimuler le véritable motif de l'expédition que M. Cartier a faite de ce bâtiment, je ne peux d'ailleurs que me louer de toute l'honnêteté qu'il y a mise. Quant au personnel de M. Lockhart Russell (c'est le nom de l'officier anglais que le gouverneur de Calicuta m'a envoyé), j'en ai été très

content. Il paraît un homme de mérite, bien élevé et instruit, honnête et fort réservé. Je crois que de son côté, il part assez content de moi.

J'aurai l'honneur de vous adresser par une autre occasion, ma correspondance avec le gouverneur et avec son envoyé.

Après m'avoir blâmé d'avoir refusé l'entrée du port aux deux frégates le *Hart*, et le *Hawke*, il était de l'inconséquence humaine, et surtout des principes régnant dans cette ville, de blâmer l'accueil que j'ai fait à celui-ci. Cette contradiction n'a pas échappé à nos bonnes gens. Je crois qu'ils eussent voulu que j'eusse fait périr ce bâtiment dans les brisants pour avoir une véritable raison de critiquer ma conduite.

J'ai l'honneur de vous informer que ce *senau* est un bâtiment particulier, commandé par un patron marchand. Il a salué la place de onze coups de canon. Je ne lui en ai rendu aucun, parce qu'une place du Roi ne rend point de salut à un bâtiment de cette espèce. Il est encore vrai que le fort de Calicuta, quoiqu'il appartienne à la Compagnie d'Angleterre, a une fois manqué de rendre le salut à un vaisseau de la Compagnie de France. Ma conduite a été bien épluchée sur ce point par ceux qui, lorsque j'emploie la force, cherchent à m'intimider pour me rendre faible ; les mêmes personnes qui lorsque j'emploie les moyens sages et modérés, suivant les cas et les circonstances, voudraient m'aiguillonner pour me rendre violent et injuste. Je ne suis ni faible, ni passionné, et ils perdront leur temps jusques à l'arrivée de M. de Ternay.

Je suis avec un très profond respect,

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Ch. Desroches

* * *